

Claude Faivre-Duboz
et Nelly Evrard

Humaniser la vie

40 ans en Argentine



Préface de Luis Martinez Saavedra

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Cet ouvrage rend compte d'une double libération. Celle de l'Église d'Amérique Latine qui a fini par suivre les recommandations du concile Vatican II, et celle de deux êtres humains qui ont tenté de mettre en pratique « l'option préférentielle pour les pauvres » dans leur chemin de vie personnel d'abord, commun ensuite.

Ce que Claude et Nelly ont réalisé avec des Argentins est reproductible par tous et partout dans le monde. Voilà ce que veut montrer ce livre. Son titre et l'illustration de la couverture expriment ce qu'ils ont vécu et ce dont ils ont voulu témoigner : Humaniser la vie parce que Dieu s'est humanisé en Jésus.

Les mots et l'attitude du nouveau Pape François leur ont confirmé le bien-fondé de leurs actions et le sens qu'ils avaient donné à leur vie. Ils reprennent à leur compte cette phrase extraite de la III^e Conférence générale de l'épiscopat latino-américain au Mexique le 13 février 1979 : « Dieu, dans l'histoire, pousse son peuple à lire les signes des temps et à découvrir, dans les aspirations les plus profondes des êtres humains, comme dans leurs vicissitudes, que l'Homme est appelé à bâtir la société pour la rendre la plus humaine, plus juste et plus fraternelle ». Cet ouvrage rend particulièrement compte à travers leurs multiples expériences combien les auteurs se sont attachés à être au plus près de cette aspiration.

Claude Faivre-Duboz est prêtre du diocèse de Rabat. Il vit maintenant dans la banlieue de Lyon. Nelly Evrard, aujourd'hui décédée, a été religieuse dans une congrégation belge qu'elle a dû quitter en 1984 afin de continuer à partager la vie des plus pauvres en Argentine.

**HUMANISER LA VIE
40 ANS EN ARGENTINE**

<http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Couverture : Affiche de la Pastorale sociale :
« Humaniser la vie, parce que Dieu s’est “humanisé” ».
Voir la description de son origine dans le chapitre 13.
© Claude Faivre-Duboz.

© ÉDITIONS KARTHALA, 2017
ISBN : 978-2-8111-1880-8

Claude Faivre-Duboz et Nelly Evrard

Humaniser la vie

40 ans en Argentine

Préface de Luis Martinez Saavedra

Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 Paris

Remerciements

- À nos parents qui nous ont mis sur le chemin.
- Au peuple argentin et à l'Église latino qui s'est montrée de plus en plus fidèle au concile Vatican II. Ils nous ont fait découvrir que le Royaume de Dieu ne réside pas dans l'au-delà, mais que nous avons à le faire advenir sur Terre en luttant pour la justice et pour le respect de l'égale dignité de chaque être humain.
- À nos familles et à nos amis, de France et de Belgique, à toutes celles et à tous ceux qui, d'une manière ou d'une autre, nous ont fidèlement soutenus et accompagnés pendant près de trente ans.

Merci

- à Marion Duquesne et à son père, Lucien Duquesne, qui se sont beaucoup investis dans la composition et la rédaction de ce livre. Leur collaboration fraternelle et obstinée m'a permis d'aller jusqu'au bout.
- à Martine qui fut la première à lire les lettres et à encourager leur publication.
- à Luis Martinez Saavedra et à Alain Durand pour les virages décisifs qu'ils ont fait prendre à ce livre.
- à Robert Dumont pour son ouverture d'esprit, son professionnalisme et... sa patience. Grâce à lui, les prêtres ouvriers et les *Fidei donum* ont un espace pour prendre la parole et témoigner de leur combat.

Préface

Luis Martinez SAAVEDRA¹

L'élection du cardinal Bergoglio, archevêque de Buenos Aires, comme évêque de Rome a mis à la une l'Église latino-américaine et sa réception du concile Vatican II. Une histoire de cinquante ans, vécus entre joies et douleurs d'enfancements, en quête de fidélité à l'option pour les pauvres faite à Medellín (1968) et confirmée, non sans conflits, lors des conférences générales de l'épiscopat du continent, à Puebla (1979), puis à Saint-Domingue (1992) et à Aparecida (2007).

Le témoignage que nous livre le présent ouvrage se situe bien au cœur de cette histoire. Les auteurs Claude Faivre-Duboz et Nelly Evrard sont des acteurs de première ligne ; ils ont côtoyé tout au long de presque quatre décennies en Argentine, des hommes et des femmes prophètes de l'Église des pauvres et du monde nouveau que Dieu rêve pour l'humanité. Sous la force du même Esprit qui animait celui qui est venu annoncer la bonne nouvelle de leur libération aux pauvres, ils sont allés jusqu'aux périphéries du monde pour tendre leurs mains fraternelles à ceux qui étaient laissés pour compte. Ce qu'ils ont semé rendra sûrement, et rend déjà, les fruits attendus.

Je les ai connus vers la fin des années quatre-vingt-dix, lors des rencontres de la « communauté théologique du Sud » mise en route sous l'égide de Ronaldo Muñoz, le théologien de la libération le plus important du Chili, et qui mettait ensemble des agents pastoraux de l'un et de l'autre côté des Andes. Par leur engagement, ils faisaient autorité. On voyait un couple forgé au feu de l'amour des pauvres et de la mission

1. Théologien chilien, professeur à l'Institut International *Lumen Vitae* (Namur), auteur entre autres de *La conversion des Églises latino-américaines*, Éd Karthala, Paris, (2011), et un des coordinateurs du *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Éd. Lessius, Namur, (2017).

libératrice de l'Église. Comme Claude l'écrit si bien, c'était un couple de frère et sœur dans le Christ. Les chemins de Claude et Nelly se sont croisés grâce à leur engagement aux côtés des pauvres, et cette belle relation de compagnonnage les a soutenus dans l'écoute du peuple argentin et dans la mise en œuvre des réponses de grande créativité pastorale.

À l'intérieur de la tradition postconciliaire de l'Église des pauvres, l'Église d'Argentine a été paradoxale.

D'une part, dans la foulée du concile, certains évêques se sont engagés dans la ligne tracée par Medellín et reçue au niveau local dans le document de San Miguel (1969), et ont pris une option prophétique en faveur des pauvres. Ils ont été suivis par un nombre important de prêtres, religieuses et laïcs, notamment ceux qui adhèrent au « mouvement des prêtres pour le tiers monde »². Plusieurs d'entre eux ont payé de leur sang un tel engagement. La liste des martyrs en Argentine comprend les figures emblématiques d'évêques comme Enrique Angelleli et Carlos Ponce de León, tous deux signataires, à la fin du concile, du *Pacte des Catacombes*, ainsi que les pères Carlos Mujica et Gabriel Longueville, et les religieuses Alice Domon³ et Léonie Duquet. Des théologiens comme Lucio Gera et Orlando Yorio, ont réussi à développer une « théologie du peuple », un vrai rameau de la théologie de la libération, qui s'inspire de l'option pour les pauvres en accentuant le rôle libérateur de la religion et de la culture populaire. C'est bien cette théologie qui se trouve à la base du magistère du pape François. Malgré la répression déclenchée contre le mouvement populaire et les porteurs de la pastorale libératrice, cette partie prophétique de l'Église argentine a su rester fidèle aux intuitions et aux lignes directrices des conférences générales.

D'autre part, la partie numériquement plus importante de l'épiscopat argentin s'est cantonnée dans l'option d'un catholicisme conservateur et « apolitique », qui a favorisé l'entente institutionnelle avec les gouvernements successifs. Son manque d'engagement à côté des victimes reste encore aujourd'hui une page obscure dans l'histoire de l'Église contemporaine. Un facteur non négligeable de cette option a été la politique de

2. *Movimiento de Sacerdotes para el Tercer-Mundo*. Le MSTM (1967-1973) a représenté l'adhésion massive d'environ 500 prêtres argentins au « Manifeste de 18 évêques du tiers-monde » qui soutenait lui-même l'encyclique du pape Paul VI *Populorum Progressio*. Le manifeste proclame leur liberté face aux pouvoirs politiques, leur fidélité au peuple et leur fidélité à la Parole de Dieu. Après l'assassinat de plusieurs de ses membres par une alliance para-militaire, le MSTM sera contraint à disparaître juste avant la dictature. Voir : M. Cheza, L. Martinez Saavedra et Pierre Sauvage, *Dictionnaire historique de la théologie de la libération*, Éd. Lessius, 2017. Pp. 54-55.

3. Sur Alice Domon : voir aux Éd. Karthala, même coll. : Gabrielle Etchebarne : *Sur les pas des disparus en Argentine (1976-1983)*, avec DVD (2015), et Diana Beatriz Viñoles, *Lettres d'Alice Domon, une disparue d'Argentine* (2016).

nominations des évêques menée par le Vatican, notamment sous le pontificat de Jean-Paul II, qui cherchait à freiner les options de Medellín et Puebla par peur d'infiltration marxiste dans les rangs ecclésiaux. Cette politique a semé un manteau de suspicion sur ceux qui s'identifiaient à l'option pour les pauvres et les livrait, peut-être sans le vouloir, entre les mains de la machine répressive des gouvernements militaires.

Je voudrais conclure cette préface en exprimant ma gratitude à Claude et à Nelly. D'une part, pour tout ce qu'ils ont donné ensemble à notre peuple latino-américain, notamment les plus belles années de leur vie passées dans la proximité joyeuse des plus petits ; d'autre part, en remerciant Claude de m'avoir demandé d'écrire ces lignes : elles me permettent de rendre hommage à travers eux à tous ceux et à toutes celles qui, sur toute la longueur de notre continent indo-afro-latino-américain, ont porté et portent encore, malgré les incompréhensions et la persécution, mais toujours dans la joie et l'espérance, l'Église des pauvres.

Avant-propos

Depuis mes premiers pas de prêtre dans l'Église plutôt traditionnelle du Maroc, jusqu'à mon implantation en Argentine parmi des populations appauvries et abandonnées, ma perception de l'Église et de son rôle dans le monde a changé du tout au tout. Son côté institutionnel, son décorum, sa richesse et sa puissance, surtout sa désincarnation, me sont devenus de plus en plus insupportables au fur et à mesure que je découvrais la désespérance et aussi l'espérance du peuple argentin. Ce sont finalement les plus pauvres – et non le dogme qu'on m'avait enseigné – qui m'ont appris, je crois, l'essence de l'Église et de mon sacerdoce.

Mon chemin a été jalonné de temps forts, de rencontres, de prises de conscience, que je considère comme des passages, comme des « charnières » dans ma vie. Trois, dont je parlerai plus en détail dans cet ouvrage, ont particulièrement orienté mon existence :

- Le service militaire, en 1955, fut pour moi une véritable bouffée d'oxygène après l'enfermement au petit, puis au grand séminaire de Rabat. Malgré les dangers liés à la guerre en Algérie à laquelle j'ai participé, je me sentais libre, je me faisais des amis, certains pour toujours. Je vivais la fraternité hors de tout formatage. Ce fut un bain d'humanité revigorant, salutaire.

- Bien plus tard, en 1980, lors d'une formation, au Brésil, j'ai fait une découverte essentielle qui me servira de boussole toute ma vie : « L'option préférentielle pour les pauvres », expression issue du courant de la « Théologie de la libération », qui ne consiste pas seulement à aider les plus démunis, mais à agir avec eux sur les causes de leur misère.

- Un troisième temps fort a bouleversé ma vie. Ce fut ma rencontre, en 1985, avec Nelly. Nous avons vécu comme frère et sœur, un peu à l'image de Claire et François d'Assise. Elle m'a conforté dans mon statut de prêtre. Je crois que sans cette rencontre, ni Nelly ni moi ne serions allés aussi loin dans notre engagement.

Pour des raisons de santé, nous sommes rentrés en France en 2008. Nous nous sommes installés près de Lyon et, très vite, nous avons ressenti le besoin de partager notre expérience. Nous y étions d'ailleurs fortement invités par nos amis. Nous nous sommes décidés à écrire parce nous pensions qu'à notre petit niveau, nous avions le devoir d'apporter notre pierre. Nous voulions montrer que ce que nous avons réalisé avec des Argentins est reproductible par tous et partout dans le monde. Par ailleurs, lorsque nous avons appris que le pape élu en mars 2013 n'était autre que le cardinal jésuite de Buenos Aires, nous avons ressenti une vive inquiétude. Nous n'avions pas une bonne opinion de lui. Raison de plus d'écrire pour faire entendre notre « son de cloche ». Or, notre vision du pape François a grandement évolué depuis son élection...

Avec Nelly, nous avons commencé à écrire ce livre à quatre mains. Nous voulions apporter la diversité de nos regards et émotions afin d'appréhender la même réalité sous plusieurs facettes. Nous pensions que les différences de points de vue ne pouvaient qu'enrichir l'ensemble. Hélas, nous n'avons pu mener ce projet à terme car Nelly est décédée en septembre 2014. Pour lui rendre hommage, et pour qu'existe ce témoignage de notre vécu commun, j'ai eu à cœur d'aller seul au bout de cet ouvrage.

Celui-ci rend compte d'une double libération. Celle de l'Église d'Amérique latine qui a fini par suivre la proposition du concile Vatican II et celle de deux êtres humains qui tentent de mettre en pratique la théologie de la libération dans leur chemin de vie personnel d'abord, commun ensuite.

Le récit commence par mes origines et mon parcours jusqu'à mon départ en Argentine. Il se poursuit par ma découverte progressive du pays et de ses habitants les plus délaissés, montrant comment j'ai évolué dans ma réflexion et dans ma façon d'agir en tant que prêtre. J'ai choisi, pour ce faire, de reproduire quasi intégralement les lettres que j'adressais annuellement à l'époque à un réseau d'amis en France, en Belgique et au Maroc¹. Elles transcrivent avec beaucoup plus de spontanéité et de justesse la réalité concrète de mon cheminement, que si j'avais dû aujourd'hui faire appel à mes seuls souvenirs. Je les ai entrecoupées de quelques réflexions développant les trois « charnières » évoquées plus haut.

Lorsque Nelly apparaît dans le récit, mes lettres s'arrêtent pour laisser place à ses propres écrits hélas inachevés. Elle-même relate ses racines et son parcours jusqu'à ce que nos sorts se lient. Ensuite, les lettres reprennent, témoignant de nos actions et de notre vie désormais communes.

Claudio

1. Ces lettres me sont miraculeusement revenues en 2010 grâce à l'un des destinataires, Richard Assaillit, qui les avait soigneusement conservées. Qu'il soit vivement remercié.

PREMIÈRE PARTIE

Claudio : du Maroc à l'Argentine



1

Mes racines

(1933-1962)

« À voir le ciel, ouvrage de tes doigts,
la lune et les étoiles que tu fixas,
Qu'est-ce que l'Homme que tu en gardes mémoire ?
... À peine le fis-tu moindre qu'un dieu,
le couronnant de gloire et de splendeur... »
(*Psaume 8*)

De mes parents, Jean et Henriette – que nous appelions « le papa » et « la maman » – , j'ai appris sur le terrain, à partir du vivre quotidien, ce sens de la fragilité et en même temps de la grandeur de l'Homme que dit le passage biblique cité en exergue. Ils tenaient cela de leurs profondes racines paysannes et chrétiennes.

Tous deux originaires de familles de petits agriculteurs éleveurs de vaches laitières en Franche-Comté, ils avaient chacun neuf frères et sœurs. Le temps de l'enfance était partagé entre l'école et le rude travail à la ferme. Pour leurs parents, pas question d'envisager l'avenir à travers une nouvelle parcellisation des terres à la superficie déjà bien réduite. Aussi, dans les années 1928-29, mon grand-père paternel et les aînés de ses fils, dont mon père, répondirent à la proposition du gouvernement français d'allouer à de jeunes agriculteurs, par tirage au sort, des terres appelées « lots de colonisation », dans le cadre des accords du protectorat français au Maroc. Un cahier des charges stipulait que les terres seraient retirées si elles n'étaient pas mises en valeur. Sitôt mariés, mes parents partirent donc pour le Maroc et s'installèrent sur le « bled » qui leur était échu, dans la vallée du fleuve Ouergha, à 100 km au nord de la ville de Fès. Ce lot, bien que desservi par une route et une petite voie ferrée, ne possédait aucune infrastructure. Ils arrivèrent là tous les deux, jeunes mariés, se faisant, pour commencer, un abri avec les bagages que venait de décharger le camion

qui les avait amenés, isolés au milieu des Marocains dont ils ne connaissaient évidemment pas la langue. Les voisins français, peu nombreux et « colons » eux aussi, se trouvaient répartis dans les mêmes conditions, à quelques kilomètres de distance les uns des autres.

Mon père et ma mère eurent dix enfants, dont neuf nés au Maroc. Je suis né moi-même en 1933, à la ferme, peu après le décès de notre sœur aînée Thérèse. En plein mois d'août, par une chaleur torride, mon père a dû me baptiser lui-même parce que ma vie n'était pas assurée. Nos racines, surtout pour les aînés dont j'étais, furent donc essentiellement terriennes et marocaines. Nous avons grandi au milieu de nos parents et des Marocains du bled. Ce n'est que passée l'adolescence que nous avons connu la France, aussi bien comme terre de nos ancêtres que comme patrie. Nos parents ont appris à aimer le Maroc et s'y sont incarnés. Ils y ont vécu trente-six ans, parlaient la langue et se sentaient en harmonie avec les habitants, en raison de communes origines terriennes et modestes, et, dans une certaine mesure, animés du même sens religieux de la vie humaine et de la nature. J'ai retrouvé cela quarante ans plus tard chez les gens de la campagne ou des quartiers périphériques en Argentine où je m'étais « implanté » à mon tour... pour trente-six ans !

Mon père

Mon père était un agriculteur dans l'âme, modeste, humble, lucide, courageux et admiratif devant le mystère de la nature, de la vie. Son culte pour les arbres était bien connu. Il avait conscience que cette nature était pour les humains, pour qu'ils puissent vivre grâce à elle et pour qu'ils se construisent eux-mêmes en la travaillant et aussi en la respectant, en sachant attendre, en sachant aussi recommencer. Par deux fois, les inondations ont saccagé ses plantations d'orangers et, par deux fois, il a fait ce qu'il fallait pour que tout reparte parce qu'il croyait depuis toujours dans les forces généreuses et reconstructrices de la nature, de la vie. Il saura recommencer encore, lorsqu'après trente six ans au Maroc il devra, en vertu de l'accord signé entre ce pays et la France dans le cadre du processus de l'indépendance marocaine, restituer le lot de colonisation qui lui avait été échu et qui était en pleine production. Il achètera alors en France une terre à l'abandon et recommencera à défricher ! Le Maroc était devenu sa terre d'adoption, c'est là qu'il avait fait sa vie, au milieu des Marocains ; il ne l'a donc pas quitté de gaieté de cœur. Mais il n'en a pas pour autant ressenti d'amertume, conscient que l'indépendance était l'aboutissement prévu et normal à plus ou moins long terme du processus

d'émancipation du peuple marocain. Par la suite, il reviendra plusieurs fois, avec l'un ou l'autre d'entre nous, pour revoir « sa » ferme, alors administrée par un gérant marocain pour le compte du ministère de l'Agriculture. Contrairement à d'autres, cette ferme-ci ne fut pas parcelisée parce qu'elle était productrice d'agrumes de qualité aptes à l'exportation et donc source de devises pour le pays. Finalement, mon père retirait une certaine fierté de cette reconnaissance de son travail, et il était heureux de parler tranquillement avec ses anciens ouvriers. Ce n'est pas non plus de gaieté de cœur, mais c'est aussi sans amertume, que Nelly et moi sommes rentrés en France en 2008 après avoir vécu respectivement trente-neuf et trente-six ans au milieu du peuple argentin, conscients d'avoir participé à une « œuvre de vie », objet de ces pages, qui continue après nous, comme la ferme paternelle.

Bien sûr, mon père n'avait que le certificat d'études délivré par l'école de son village en Franche-Comté. Il découvrait une terre totalement nouvelle pour lui, sur laquelle il n'existait pas d'études agronomiques qui auraient permis de savoir ce qu'il convenait de cultiver. Mais c'était *la* terre et il y avait une connivence entre elle et lui. Après des années, à force d'essayer, d'observer et de consulter, il avait conclu qu'en raison de la texture du sol et du climat de l'endroit, il convenait de cultiver des agrumes. Il entreprit alors de niveler le sol avec des pelles à traction animale tirées par des bœufs (c'était la guerre et il n'y avait pas de carburant). Sans engins, avec ses ouvriers, il installa tout un réseau souterrain de canalisations et une station de pompage au bord de la rivière, pour pouvoir irriguer les orangers qu'il allait planter. Pour cela, il avait su faire appel et offrir un emploi successivement à plusieurs de ses frères, qu'il estimait avoir été moins favorisés que lui. Chacun d'eux, Théo, Michel et Raoul (beau-frère), prit son envol quand il se sentit capable de voler de ses propres ailes.

Se trouvaient donc en lui à la fois cette modestie devant la nature, ses lois et ses formidables potentialités, cette modestie devant le savoir-faire et l'expérience de ses ouvriers marocains rodés au pays et au climat, et cette conscience de ses capacités propres que traduisaient sur le terrain les fruits de son intelligence et de son travail. Il demandait souvent leur avis à ses ouvriers, car il reconnaissait les talents des autres, notamment des plus petits. Il se sentait tout aussi à l'aise avec les fonctionnaires, les banquiers, les professionnels... au bagage intellectuel plus élevé que le sien. Il osait dire ce qu'il pensait, tout en sachant jusqu'où aller, sachant négocier. En bon agriculteur, proche de la grandeur du mystère de la vie et capable d'interférer sur la nature en la respectant, il était un incorrigible et réconfortant optimiste, un entrepreneur au sens fort de ce terme. Il se sentait à la fois bénéficiaire et acteur de ce mystère de la vie. Se dégageait de lui l'impression d'un homme bien dans sa peau, attentif,

intéressé, convaincu que, dans la vie, on a toujours à apprendre de tous. Il était « enseignable », ce qui rendait la rencontre avec lui agréable pour ses interlocuteurs.

Il portait cette conscience que l'on est sur terre pour « donner à chacun la ration de blé dont il a besoin pour vivre » (Luc 12, 42-43). C'est ce qu'il appliquait pour ses ouvriers marocains : « Je me casse la tête, disait-il, pour leur trouver du travail chaque jour pour qu'ils puissent compter sur le salaire dont ils ont besoin », quitte à leur faire accomplir des travaux pas forcément rentables ou utiles. Il savait, et l'exprimait parfois, que sa réussite tenait pour beaucoup au travail de ses ouvriers. Il était conscient que ce travail leur méritait un droit à une retraite, mais ce droit n'était pas encore passé dans la législation du travail à ce moment-là. Il a essayé de compenser par des apports en nature et en espèces pour les plus constants. À nous, les dix enfants, lui et ma mère ont aussi donné la mesure de blé dont chacun avait besoin pour commencer à construire sa vie.

Il était peu expressif dans la manifestation de son affection, on sentait qu'il ne savait pas faire. Mais après le décès de notre mère, c'est lui qui a pris la relève pour communiquer avec ses enfants dispersés aux quatre coins du monde. C'est à partir de ce moment-là que j'ai moi-même commencé à échanger vraiment avec lui.

Ma mère

Comme disent les Argentins : *Madre, hay una !* Une mère, on n'en a qu'une ! Nous, les enfants, trouvions normal qu'elle soit constamment toute à nous, qu'elle soit comme elle était. Ce n'est que tardivement, et même après sa disparition, que la plupart d'entre nous avons découvert sa personnalité en écoutant le bien que les gens disaient d'elle. Ce que nous avions considéré comme si ordinaire et normal, en réalité ne l'était pas tant que ça.

Elle avait eu elle-même une enfance rude, mais dans une ambiance familiale qu'elle nous a toujours dépeinte comme heureuse. Ses parents, eux aussi petits agriculteurs de Franche-Comté, eurent dix enfants. Ils vivaient dans un hameau de plusieurs fermes, proche d'un village où tous se connaissaient et vivaient pauvrement. Très tôt, on l'envoya en pension chez les Ursulines où elle reçut la formation « école ménagère ». Elle en profita pleinement : cuisine, tricot, couture et jardin n'avaient pas de secret pour elle. Le côté culturel et convivial tenait sa bonne place dans la formation donnée par les religieuses. Ma mère connaissait énormément de chansons gaies et, le jour de ses noces d'or, elle surprit les très

nombreux invités en interprétant d'un trait, par cœur, une chanson aux nombreux couplets, jamais entendue par aucun d'entre nous. Elle aimait aussi beaucoup lire. Dans le bled marocain, avec dix enfants qui se suivaient de près, elle n'aurait pas dû avoir le temps ! Mais elle mettait à profit ses longues nuits d'insomnie et, durant de nombreuses années, ce fut à la lumière faiblarde d'une lampe à pétrole qu'elle lisait. Enfants, nous étions bouche bée quand nous l'entendions parler avec ses amies des livres qu'elle avait lus, jonglant avec les titres, les thèmes et les noms d'auteurs... Même Borges, l'écrivain argentin, était au programme !

Un jour, à quelqu'un qui lui faisait remarquer combien cela avait dû être dur pour elle, après une vie joyeuse dans une famille et un voisinage nombreux en France, de se retrouver seule femme européenne au milieu d'un bled désertique au Maroc, elle avait répondu : « Non, parce que j'étais avec lui », en parlant de mon père.

Elle aimait beaucoup recevoir et aller visiter les familles de colons voisines. Elle adorait faire plaisir, offrir des produits du jardin ou des produits « maison », confitures, pâtisseries... Son caractère avenant, la transparence de sa personne, sa simplicité, son expérience de la vie et ses lectures qui lui permettaient d'être au courant de beaucoup de choses, même sans avoir voyagé et tout en étant perdue dans le bled, tout cela faisait qu'on avait du plaisir à être et à parler avec elle.

Comme mon père, elle avait un contact très simple avec les Marocains employés à la maison : la femme de ménage, le cuisinier et les jardiniers du potager. Ils l'aimaient beaucoup et disaient : *Madam' Meziane*, Madame est gentille. Il y avait une affinité des deux côtés entre gens simples, gens de la terre, gens religieux.

Les Marocains du bled, le peuple marocain

Périodiquement, en Argentine, il m'arrivait de parler de « mes racines musulmanes » pour expliquer certaines de mes réactions et attitudes face aux situations rencontrées. Qu'est-ce à dire ? Depuis tout petit, nous, les enfants, étions en contact avec les ouvriers marocains, musulmans, qui travaillaient sur la ferme. Originaires de la chaîne montagneuse du Rif dans le Nord du pays (on disait les Rifains), ils appartenaient au peuple berbère, simple, courageux et digne. Nous avions un contact fluide, naturel, quotidien avec eux, si bien que, par exemple, nous avons parlé leur langue sans avoir eu à l'apprendre. Avec le recul des années, l'étude et la réflexion, je ne peux m'empêcher de penser, au vu de leur manière de se situer dans la vie, devant la nature et les événements, devant les autres

et devant Dieu, qu'eux et nous avions comme une source commune. De leurs profondes racines musulmanes et des profondes racines chrétiennes de mes parents émergeait le même sentiment de la proximité bienveillante de Dieu, d'un Dieu proche du petit et du pauvre jusque dans les détails et les circonstances les plus difficiles de la vie. Cela maintenait l'âme en paix, dans cette paix qui lie les enfants à leurs parents. L'expression *Incha' Allah*, Si Dieu le veut – *Si Dios quiere* pour les Latino-Américains – marque ce même sentiment réaliste de dépendance et aussi de confiance face à la vie. Cela signifie que celle-ci nous a été donnée, que Celui qui l'a donnée « pourvoira » (Gn 22, 8) et que, par conséquent, il ne faut pas se comporter comme si tout dépendait de nous. Certains pourraient voir là, la manifestation d'une certaine résignation fataliste et paralysante. On peut aussi y reconnaître et admirer la résilience des peuples pauvres et maltraités qui ont tenu bon durant des siècles. En Argentine, la résilience des *gauchos* est fameuse et emblématique, immortalisée par José Hernandez dans son fameux ouvrage *El gaucho Martín Fierro*¹. Les *gauchos* sont ces gardiens de troupeaux de vaches en liberté dans d'immenses étendues de la pampa argentine clôturées par des kilomètres de fils de fer barbelés, *alambrados*. Ils vivent isolés dans ces immensités, soumis aux intempéries, habitués à la plus grande frugalité et ayant appris à se débrouiller avec rien. Ils endurent la condescendance des grands propriétaires et la non-reconnaissance de leurs droits, souvent payés seulement en nature. Pourtant, ils ont toujours conservé le sens de la fête, de l'hospitalité, du partage de ce qu'ils ont... et même de ce qu'ils n'ont pas !

Au fond, tant du côté marocain que du côté argentin, j'ai découvert la noblesse des peuples, la dignité des pauvres. En Argentine, nous avons été confrontés à de nombreux conflits, ceux du dedans de l'Église-institution et ceux du dehors, notamment la dictature militaire. Constamment se trouvait menacé, de manière latente, ce qui constituait précisément le cœur de notre option fondamentale : la justice, les droits des pauvres et de leurs organisations. Or, j'ai toujours ressenti le poids bénéfique de cette résilience, acquis « gratuit » du temps de mon enfance, phase constitutive de ma personnalité, que j'ai appelée « mes racines musulmanes ». Grâce à elles, en moi, la confiance pesait plus que l'angoisse.

Je ne voudrais pas éluder la question de la colonisation. Sans rien retirer de ce que j'ai écrit plus haut concernant la relation de mes parents avec les Marocains, je dois dire que mon implantation en Argentine m'a éclairé. Au Maroc, j'étais côté « occupant » dans un milieu très fermé où les Marocains et les musulmans n'avaient rien à faire. Alors qu'en Argentine, j'ai appris à partager, à ressentir le vécu des Argentins, leurs

1. José Hernandez, [1894-1944] *El gaucho Martín Fierro*, traduction en français, *Le retour de Martín Fierro*, Planète, 1983.

injustices, j'étais du côté des « occupés ». J'ai appris à connaître l'histoire de ce pays latino-américain et à l'assimiler. J'ai vécu au milieu d'un peuple dominé pendant cinq siècles, si fier d'avoir gagné son indépendance mais souffrant encore profondément des conséquences d'une domination des plus forts, les descendants des colonisateurs. J'ai alors pris conscience d'une manière plus aiguë de la violence ressentie par le peuple marocain voyant des étrangers exploiter ses propres terres. À ce propos, je me souviens de ces mots dits tranquillement par un ouvrier de la ferme pour qui nous avions beaucoup d'estime : « Un jour, vous quitterez ce pays ». Pour lui, il était « contre-nature » que des étrangers viennent récupérer et travailler les terres de son pays.

Je dirais volontiers que mes origines paysannes, familiales et marocaines m'ont, d'une certaine manière, « préformaté en humanité » en vue d'une vie active en symbiose avec le peuple argentin. En ce peuple, j'ai trouvé « ma raison de vivre », comme disait Eva Perón². Grâce à lui, j'ai pu continuer à m'humaniser moi-même en contribuant, en équipe avec d'autres, à ce qu'il puisse développer les richesses qu'il portait en lui. De mon enfance marocaine, j'ai sans doute hérité aussi d'un certain goût de l'aventure, comme d'autres de mes frères, et d'une certaine obstination. Celle-ci, fondée sur la foi en la force de la vie, de la justice et du droit, m'a aidé, malgré des obstacles de toute nature, à faire aboutir des projets conçus avec les gens eux-mêmes. Elle m'a permis de participer avec eux à la laborieuse construction d'une société plus en accord avec la dignité humaine.

Formation et formatage (1933-1955)

Quand on a marché depuis un long moment, il est bon de s'arrêter, de regarder en arrière, pour prendre conscience du chemin parcouru, pour s'étonner que même à pied on avance beaucoup, pour se rappeler les étapes franchies, les différents paysages et les personnes rencontrées qui ont pu nous amener à changer de route et à nous diriger vers d'autres horizons. Ce sont donc ces étapes, déterminantes, qui vont de l'enfance à l'âge adulte, que je voudrais évoquer maintenant.

Formation (1933-1945)

D'abord, dans le bled marocain des années 1930-40, il n'y avait pas d'école, encore moins de jardin d'enfants, si bien que mes parents avaient opté pour engager des « gouvernantes ». Celles-ci se sont succédé à la

2. Voir Annexe 3, p. 249.

maison, nous initiant à la lecture, à l'écriture et, en général, à ce qu'était le contenu du cours élémentaire. Ces gouvernantes disposaient à la maison d'une pièce d'accès indépendant où nous nous rendions pour « l'école ». J'admire cette sagesse tranquille de nos parents qui ont su de cette manière pourvoir à une nécessité vitale dans les circonstances particulières où ils se trouvaient. Les années passant, il a fallu entamer le long cycle scolaire. Ils ont alors cherché une pension de famille dans la ville de Fès, à 100 km de la ferme, où nous nous sommes retrouvés au cours des années 1940, trois de mes frères et moi. La pension était tenue par un couple âgé, lui avec une belle moustache de retraité, elle avec une voix qui faisait penser à un sac de noix dévalant l'escalier. Les plus jeunes, nous allions à l'école primaire et mon frère aîné allait dans un collège technique. Je fréquentais l'école laïque où j'ai été fort marqué par des instituteurs dont, avec le recul, j'admire la conscience professionnelle et républicaine – liberté, égalité, fraternité – ainsi que la pédagogie. Agnostiques ou athées, ils étaient très respectueux des croyances de leurs élèves musulmans, juifs ou chrétiens.

Je me souviens qu'au cours de cette période, j'ai vécu un temps sous l'emprise d'une insurmontable poussée de paresse. La vieille dame de la pension de famille qui veillait sur nous, me voyant sans rien faire, me demandait si je n'avais pas de devoirs et je lui mentais régulièrement, répondant que non. Ce qui m'a valu de louper l'entrée en sixième et donc de « redoubler » la classe de fin d'études primaires à l'issue de laquelle on passait le certificat d'études... que j'ai eu, ce dont je n'étais pas peu fier. « *Felix culpa* », heureuse faute ! Pour nous, les quatre frères, qui jusque-là avions vécu dans la seule ambiance familiale, cette époque où nous nous sommes trouvés en contact avec des enfants de nos âges, nos premiers copains, a été un bon commencement d'ouverture. C'est aussi durant cette période qu'un soir, alors que nous étions dans la salle commune pour les devoirs, la vieille dame a demandé à brûle pourpoint : « Il n'y en aurait pas un parmi vous qui penserait être prêtre un jour ? ». Je ne sais pas pourquoi, j'ai levé la main et j'ai dit : « Moi peut-être » ! Ce n'est pas tombé dans l'oreille d'une sourde : à la rentrée suivante, mon frère cadet et moi nous sommes retrouvés internes au petit séminaire de Rabat !

Formatage (1945-1955)

Le séminaire de Rabat, nouvellement créé, était tenu par des prêtres de la Congrégation religieuse des Fils de Marie Immaculée. Cette congrégation (fin XIX^e – début XX^e siècle) était née d'une Église dite de chrétienté, c'est-à-dire une Église qui, depuis sa reconnaissance comme religion de l'empire romain au IV^e siècle, s'est constituée et considérée au long des siècles comme une « société parfaite » en regard des autres institutions dites « temporelles ». Elle s'identifiait au Royaume de Dieu, convaincue qu'en toutes choses elle devait avoir le dernier mot puisqu'elle parlait au

nom de Dieu. Cette congrégation portait de plus l’empreinte de ses racines territoriales de l’Ouest de la France, en Vendée, région ayant longtemps opposé une résistance farouche à l’instauration du régime républicain, au nom de Dieu et du roi. Cette vision rétrospective que je présente aujourd’hui n’engage en rien la responsabilité personnelle des religieux qui étaient chargés de nous former dans la perspective lointaine de faire de nous des prêtres au service des communautés chrétiennes du Maroc. Par contre, elle éclaire le mot « formatage » par lequel je caractérise cette époque de ma vie. Quelle importance que la formation des jeunes entre 12 et 18 ans ! Le séminaire de Rabat constituait un milieu fermé et isolé – même géographiquement – de la société. Tout y était centré sur le religieux, sans aucune ouverture ni sur les événements, ni sur la situation du pays, sans aucune formation à l’esprit critique. Nous étions tous pensionnaires, ne sortant du séminaire que pour les vacances de Noël, de Pâques et d’été. Bien sûr, nous étions des jeunes « normaux » et avons noué entre nous des liens de camaraderie, mais nous recevions un enseignement dans lequel toutes les questions de la vie avaient une explication prédéfinie depuis la religion. Évidemment, l’image du prêtre que nous étions censés devenir était à l’avenant : une image hypertrophiée d’un représentant direct de Dieu qui, en son nom, aurait réponse à tout, une personne sacrée et consacrée, au dessus du commun des mortels et des fidèles. On nous disait : « Si vous rencontrez un ange et un prêtre, saluez d’abord le prêtre parce que l’ange est serviteur de Dieu tandis que le prêtre en est le représentant ». Voilà l’ambiance dans laquelle j’ai vécu et dont j’ai fini par m’extraire.

Un pas de plus fut franchi avec le passage au grand séminaire, après le cycle des études secondaires clôturé par la première partie du bac. On restait dans le même lieu géographique puisque c’était une autre aile du même bâtiment. D’abord, il y eut une forte pression psychologique sur mon frère et moi – nous n’étions pas préparés pour y résister – pour que nous prenions la soutane. Je revois la tête de mon père quand, à la maison, nous avons déballé les colis qui venaient de France et qui contenaient les soutanes qu’on nous avait fait commander ! Il n’a rien dit, il était bien d’accord avec notre éventuel projet de devenir prêtres, mais il ne s’attendait pas à ça. Quant à mon frère et moi, prendre la soutane à 17 et 18 ans... avec tout ce que cela signifiait comme coupure par rapport à la société, de plus en pays musulman où, tout de noir vêtus, nous pouvions passer pour de jeunes rabbins ! Quel traumatisme ! Nous nous sentions vraiment poussés, acculés à faire un grand pas de plus vers un monde à part, étranger, le monde du religieux, séparé du « normal ». Mon frère n’a pas résisté longtemps : dès la fin de la première année de grand séminaire, il s’est désisté et orienté vers l’école de journalisme de Lille où il a découvert sa vraie vocation. Quant à moi, même si j’étais mal à l’aise, le désir d’être prêtre restait malgré tout au fond de moi, un peu comme dans une brume.

Le manuel de philosophie que l'on nous avait fait acquérir était en latin ! C'était la philosophie dite scolastique. Chaque chapitre commençait par l'énoncé d'une thèse que le corps du chapitre s'appliquait à étayer avec force raisonnements et arguments ; la Bible elle-même était utilisée pour appuyer la thèse. Dans le contexte de la chrétienté d'alors, les dogmes, les règles et les rites passaient pratiquement avant la Bible.

On voulait faire de nous des prêtres pour la communauté chrétienne, en fonction de quoi l'étude de l'arabe, de l'Islam, de l'histoire et de la géographie humaine du Maroc étaient hors programme et hors préoccupations. Pendant ce temps, dans son collège technique, mon frère aîné apprenait à lire et écrire l'arabe ! Quelques prêtres, franciscains particulièrement, mais aussi diocésains, et surtout des religieuses, étaient bien venus de France avec un projet particulier d'insertion en milieu populaire musulman. Mais cela n'entrait pas dans les objectifs de l'Église du Maroc à ce moment-là. Il faut dire que le gouvernement marocain (chérifien, disait-on) interdisait formellement tout prosélytisme auprès des populations musulmanes. En plus d'être une Église de chrétienté, l'Église du Maroc était arrivée avec le « colonisateur » au début du XX^e siècle. Ce colonisateur avait lui-même suivi l'armée de « pacification ». Ainsi, le premier prêtre que j'ai connu, enfant, au Maroc, était un aumônier militaire. C'est en Amérique latine que j'ai pris conscience de l'impact fort de telles situations. Là-aussi, l'Église était arrivée avec le colonisateur cinq siècles plus tôt. Il faut reconnaître toutefois qu'après la déclaration d'indépendance du Maroc et après le concile Vatican II, l'Église du Maroc a opéré un changement progressif et très profond sur la manière de se considérer et de se situer en cette terre musulmane.

Lorsque je me remémore l'ambiance au grand séminaire de Rabat, je réalise que la providence fait bien les choses. De façon inattendue, des portes se sont ouvertes pour des situations qui paraissaient sans issue. Une mésentente profonde régnait entre les prêtres responsables du séminaire. L'un d'entre eux, sans doute pour prendre sa revanche sur les autres, m'a proposé de quitter Rabat et d'entrer au Séminaire Universitaire (SU) de Lyon où il devait connaître quelqu'un. J'ai accepté parce que les tensions devenaient pesantes à Rabat. C'était en 1953, j'avais 20 ans. Le séminaire de Lyon a été mon premier contact de « longue durée » avec la France. Ce fut en même temps un dépaysement culturel et intellectuel. Je n'avais rien d'« universitaire » et me sentais un peu perdu, moi fils d'agriculteurs du Maroc, au milieu de jeunes bien plus à l'aise dans le monde intellectuel. Par contre, je me suis senti en terrain sûr en ce qui concernait mon projet, au milieu de ces compagnons qui marchaient dans la même direction que moi. Les prêtres qui nous encadraient (on les appelait « directeurs »), compétents chacun dans sa matière et d'un contact familial avec nous, inspiraient confiance. C'est là

que, pour la première fois, je me suis trouvé devant la Parole de Dieu, la Bible, abordée en elle-même et pour elle-même, comme source, comme base, comme point de départ et non comme un recueil d'arguments pour soutenir une thèse, comme je l'avais vécu à Rabat. Ceci dit, la grande réforme du concile Vatican II n'avait pas encore eu lieu et, à côté de cette ouverture, demeuraient des positions et des pratiques montrant que nous étions toujours dans une Église renfermée sur elle-même.

La même année que moi, sont arrivés au séminaire universitaire quelques jeunes adultes, venant du séminaire de la Mission de France² à Lisieux, fermé par décision de Rome. Leur tristesse et leur indignation furent à leur paroxysme lorsque Rome, l'année suivante, décida de mettre un point final à l'expérience des prêtres-ouvriers. Leur projet de vie dans la ligne de l'Évangile se trouvait anéanti, avorté. Quel ciel de plomb pour l'Église de France ! Ces prêtres et séminaristes voulaient se faire proches de leurs sœurs et frères humains ayant une vie difficile, pour être d'authentiques « suiveurs » du Jésus de l'Évangile. Mais ils se faisaient couper les ailes par l'Église représentante de ce même Jésus-Christ ! *Que merengue*, quel embrouillamini pour moi... À la même époque, des théologiens tels que Henri De Lubac, jésuite, Marie-Dominique Chenu et Yves Congar, dominicains, et d'autres, que nous admirions pour l'audace et l'ouverture de leur pensée autant que pour leur ancrage dans la grande tradition chrétienne, se sont vus interdits d'enseignement.

Ma première étape Voir : le service militaire Processus de dé-formatage et d'humanisation (1955-1962)

« *Quién nos quitará lo bailado ?* »

Qui nous enlèvera ce que nous avons vécu ?
(littéralement : ce que nous avons dansé)

À l'issue de mes deux premières années au SU de Lyon, à l'automne 1955, j'ai été conduit à « remplir mes obligations militaires ». À la Toussaint 1954, avaient eu lieu en Algérie une série d'attentats qui, peu à peu, ont débouché sur la fameuse guerre d'Algérie. Celle-ci faisait partie

2. Le pape Pie XI avait déclaré : « Le grand scandale du XIX^e siècle, c'est que l'Église a perdu la classe ouvrière ». La Mission de France a été créée en 1941 pour former des prêtres choisissant de s'investir en milieu rural et ouvrier : d'où leur nom de « prêtres-ouvriers ». Interdits par Rome en 1954, ils seront de nouveaux autorisés en 1965 par le pape Paul VI, à la fin du concile Vatican II.

de l'horizon de tout citoyen français « sous les drapeaux ». Cette période fut pour moi ce que j'appelle ma première charnière, la première étape de ma « transformation ».

Le service militaire commençait pour tous par « les classes » : un temps de six mois d'initiation à la chose militaire - discipline, règlement, exercices, maniement élémentaire des armes - auquel tout conscrit était astreint, sans exception. Quelle expérience originale, peu banale et humainement enrichissante que celle-ci ! Se retrouver entre jeunes du même âge (20-23 ans) vingt-quatre heures sur vingt-quatre, durant six mois, dans une communauté de vie et de destin où étaient effacées toutes les différences sociales et culturelles, favorisait énormément le dialogue. De ce fait, pour beaucoup, se sont tissés là de solides et durables liens de compagnonnage, voire d'amitié, des liens humains qui ont pu durer toute la vie. Après ces années de séminaire, marquées par le formatage au « religieux », ce fut une bouffée d'air frais, une sensation de liberté de sentir que, les autres et moi, n'étions prisonniers d'aucun statut, d'aucun acquis socioculturel et que nous ne « valions » que pour ce que nous « étions » !

L'armée considérait l'Église comme une institution-sœur. Je retrouverai cela de façon encore plus marquée en Amérique latine en constatant le bon ménage entre militaires et hiérarchie catholique. Aussi, lors de leur service, les séminaristes étaient systématiquement et suavement orientés vers les ÉOR, Écoles d'Officiers de Réserve. Dans la foulée et sans trop me poser de questions, j'ai accepté et me suis retrouvé pour six mois, de mai à octobre 1956, à l'École d'application de l'artillerie. Même si nous étions d'un niveau d'instruction un peu plus élevé que celui des classes, l'ambiance restait bonne et la camaraderie une expérience facile, en raison là encore d'une communauté de vie et de destin dont la toile de fond était la guerre d'Algérie à laquelle seuls les premiers de promotion pourraient échapper. Nous étions par chambrées de six et devions nous choisir par binômes, des tandems valides pour toutes les activités de l'école et pour la durée du stage. Je n'ai pas eu à former mon binôme parce que les autres s'étaient déjà mutuellement choisis. À la fin du stage, chacun devait opter pour son affectation. Les premiers de promotion ont évidemment choisi des postes situés dans la métropole. Pour les suivants, la destination était forcément l'Algérie. Comme nous nous entendions très bien, mon binôme et moi, lui parpaillot (non religieux) et moi séminariste, nous avons décidé d'essayer de rester ensemble en choisissant une unité où deux postes seraient à pourvoir. Nous nous sommes donc retrouvés dans la même unité comme observateurs aériens chargés, depuis des petits avions légers, de repérer tout mouvement suspect, de guider les troupes au sol ou de régler des tirs d'artillerie. Ni l'un ni l'autre n'avons fait d'excès de zèle dans un cadre aussi délicat que celui d'une

guerre d'indépendance. Nous étions stationnés sur des petits terrains d'aviation type aéro-club. Le fait de constituer une unité restreinte et de nous trouver tous dans un contexte de guerre réduisait à son minimum la hiérarchisation des rapports. Nous formions un groupe humain avec une communauté de destin dans laquelle chacun avait sa fonction propre et qui permettait des rapports faciles entre tous. Ce fut pour moi un bain libérateur et régénérateur. De plus, j'ai acquis pour toujours, lors de cette participation à la guerre d'Algérie, deux convictions. Si l'on accepte la guerre, on accepte tous les actes d'inhumanité et de barbarie qu'elle engendre inmanquablement. Autrement dit, il n'y a pas de « guerre propre ». Combien de jeunes sont revenus de cette guerre d'Algérie détruits par les inhumanités qu'ils avaient pu voir ou auxquelles ils avaient été contraints de participer. Certains sont restés plusieurs décennies sans jamais parler de ce qu'ils avaient vécu. Ensuite, au regard de l'éventualité d'une mort violente et subite – ce qui nous concernait tous – beaucoup de choses auxquelles la société comme l'institution Église accordaient une grande importance, m'apparaissaient sans valeur, inutiles, futiles. Le peuple argentin m'ancrera encore davantage dans cette conviction du caractère primordial de la vie.

Replonger dans le monde du séminaire fut une véritable épreuve pour moi, surtout le fait de devoir revêtir à nouveau la soutane. Celle-ci, encore plus fortement que la première fois, m'est apparue comme un signe de rupture. Je bouillais et avais un mal fou à accepter le contraste entre ce que je venais de vivre et l'obligation de me conformer à de petites règles de discipline qui n'avaient pas grand chose d'humain. Le service militaire m'avait fait retrouver la valeur des copains et j'ai réalisé qu'il n'était pas possible que Dieu ou l'Église nous coupe de ces relations. On nous formait dans une coquille, alors que mon idéal était d'être au milieu des hommes et de savourer l'amitié humaine. Le jour où j'ai quitté le séminaire, j'ai regardé le ciel et j'ai crié fort : « Merci, Dieu, de me sortir de là ! ».

Je suis devenu anticlérical, tout en faisant partie du clergé. Anticlérical pour rester humain, parce que le clérical n'est pas humain. Être clérical, c'est idéologiquement appartenir à une caste, alors qu'être humain c'est se sentir frère de tous, disposé à communiquer. Le désir d'émancipation qui avait germé en moi animait également mes compagnons de séminaire qui, eux aussi, aspiraient à une mise à jour de l'Église. Pour la joie de nous tous, le concile Vatican II proclamera cet *aggiornamento* quatre ans plus tard (1962).

Ordonné prêtre en décembre 1960 à Lyon, par le cardinal Gerlier, j'ai rejoint mon diocèse d'origine, à Rabat où j'ai été nommé vicaire à la paroisse de Meknès. J'ai eu le privilège de débiter mon ministère comme membre d'une équipe de quatre prêtres provenant d'horizons différents

mais résolu à travailler ensemble. Deux venaient de diocèses français, le troisième avait fait tout son séminaire au Maroc d'où il était natif comme moi. Nous mettions en commun nos activités, en parlions ensemble, échangeions sur les prédications du dimanche. En cette terre musulmane, nous étions au service de la communauté chrétienne assez nombreuse, composée de trois catégories de personnes : le petit peuple, constitué des descendants de familles qui avaient émigré d'Espagne, souvent via l'Algérie ; les « vrais » Pieds-noirs, appelés ainsi parce qu'ils étaient perçus comme les « descendants » des soldats français qui portaient des bottines noires lors de la « conquête de l'Algérie » ; puis les immigrants, venus directement de France, comme mes parents, par nécessité économique, pour faire leur vie, ou comme fonctionnaires dans les différents services. Ceux qu'on appelait les « coopérants » venaient quelque temps au titre de la mission culturelle française pour enseigner dans les collèges marocains ou mixtes. J'ai eu plaisir à travailler au service de ces différentes populations qui avaient en commun de n'être pas prisonnières de traditions et entretenaient, à des degrés divers, un certain contact avec la population musulmane.